

# LE CENTENAIRE DE LA PREMIERE INTERNATIONALE

« Considérant... que tous les efforts faits jusqu'ici ont échoué faute de solidarité entre les ouvriers des diverses professions dans chaque pays et d'une union fraternelle entre les travailleurs des diverses catégories. »

« ... que l'émancipation des travailleurs n'est pas un problème simplement local ou national, qu'au contraire ce problème intéresse toutes les nations civilisées, sa solution étant nécessairement subordonnée à leurs concours théorique et pratique... »

Il y a maintenant juste un siècle que ces préambules aux statuts de la I<sup>re</sup> Internationale étaient adoptés au Congrès de Genève. Le cri de guerre lancé par Marx et Engels dès 1848 « Proletaires de

tous les pays, unissez-vous! » devenait enfin réalité. Malgré la courte existence de cette Internationale qui va disparaître en 1876, une étape essentielle avait été franchie par le mouvement ouvrier. Entre temps la petite poignée internationaliste réunie à St Martin's Hall le 28 septembre 1864 avait permis dix ans plus tard la création de partis socialistes de masse. La 2<sup>e</sup> Internationale regroupera des millions de prolétaires.

Aujourd'hui, l'ensemble du mouvement ouvrier commémore cette date historique. Mais les temps ont changé. Deux internationales se sont succédées rompant chacune pour des raisons différentes avec l'internationalisme prolétarien. Dès lors, la commémoration de cet anniversaire se déroule de la part du mouvement communiste dans une gêne confuse. Le stalinisme a tué l'Internationale Communiste.

La Nouvelle Revue Internationale est obligée d'expliquer cette disparition. Sur ce point fondamental on justifie encore, après le XX<sup>e</sup> Congrès, Staline. En effet, il ne s'agit plus du « stalinisme » sous l'angle du culte de la personnalité, mais sous l'angle du développement de la révolution mondiale. Sur ce chapitre essentiel, les Khrouchtcheviens n'ont pas changé.

« Durant la deuxième guerre mondiale, explique Ponomarev, devant l'ampleur et la spécificité des tâches qui se posaient aux partis communistes, l'Internationale Communiste désormais dépassée en tant que forme d'union du mouvement communiste mondial fut dissoute d'un commun accord. » Suprême hypocrisie lorsque l'on sait que c'est par souci de « faire un geste » vis-à-vis des alliés impérialistes que Staline décida la dissolution d'un organisme qui, du reste, ne se réunissait plus qu'épisodiquement. Les P.C. transformés en pions diplomatiques de l'Etat soviétique obéissaient directement aux ordres de Staline.

Mais Ponomarev va plus loin et sans crainte du ridicule, il ose écrire : « En raison des progrès du mouvement communiste, il devenait de plus en plus difficile à l'Internationale de se tenir au courant (sic!) des conditions propres à chaque pays et de diriger les partis ». L'Internationale fut donc dissoute en quelque sorte faute de moyens matériels d'information et pour permettre une plus grande autonomie aux différents P.C. I...

Lorsque l'on sait comment Staline essaya de briser la révolution grecque et yougoslave après la guerre, les accords de Yalta ne prévoyant pas de telles initiatives, on se demande qui Ponomarev veut convaincre. L'Internationalisme prolétarien a disparu le jour où les partis communistes ont identifié la défense des intérêts de la bureaucratie soviétique à ceux du prolétariat mondial. Dès lors que disparaissait le lien dialectique entre le développement de la société socialiste et le développement de la révolution mondiale, disparaissait aussi toute possibilité d'existence d'une Internationale révolutionnaire et démocratique.

Pour la social-démocratie, la commémoration ressemble surtout à un coup de chapeau donné à un passé vite oublié et qu'il s'agit d'étouffer à tout prix au besoin à coups de matraque. Les Jeunes Gardes Socialistes Belges en ont fait la triste expérience le 6 septembre lorsqu'au cours de la manifestation commémorative internationale de Bruxelles, ils furent attaqués par le service d'ordre des dirigeants réformistes alliés à la police armée de gourdins. Leur crime ? Ils avaient défilé en scandant des mots d'ordre anticolonialistes, derrière des banderoles séditieuses vite arrachées : « Quittons l'OTAN », « Tschombé, assassin », « Bas les pattes au Viet-Nam ».

Symboles de dégénérescence ? Certes, mais l'internationalisme est aujourd'hui une donnée historique qu'aucun mouvement révolutionnaire ne peut escamoter. C'est Togliatti lui-même qui faisait re-

marquer à juste titre que l'organisation capitaliste s'internationalise de plus en plus, que ce soit dans le domaine économique ou politique. Face à cet état de fait, une élaboration commune s'impose en vue d'une stratégie d'ensemble des forces ouvrières.

De son côté, la bureaucratie soviétique face au danger que représente pour sa suprématie le courant chinois, essaye par tous les moyens de refaire une unité derrière elle pour aboutir au « monolithisme » indispensable dont parlait récemment Khrouchtchev. Toutes ces tentatives montrent clairement que les conditions ont changé et que la pression de la révolution mondiale montante met à nu l'impossibilité pour l'ex-III<sup>e</sup> Internationale de s'intégrer pleinement aux nouvelles forces révolutionnaires. La III<sup>e</sup> Internationale est bien morte et nul ne pourra la faire renaître de ses cendres.

Polycentrisme, autonomisme, nationalisme ne sont en fait que les produits de la dégénérescence de la III<sup>e</sup> Internationale. La création d'une nouvelle Internationale de masse fondée sur le centralisme démocratique est la seule possibilité de répondre aux exigences des divers secteurs de lutte, dans une stratégie d'ensemble face à celle concertée de l'impérialisme mondial. Le non retour aux pratiques bureaucratiques du passé dans une telle organisation est lié au renouveau révolutionnaire et démocratique de l'ensemble du mouvement et à la révolution politique dans les Etats ouvriers.

Les conditions de la création de cette Internationale de masse pour laquelle la IV<sup>e</sup> Internationale lutte depuis sa création se précisent aujourd'hui peu à peu. La 2<sup>e</sup> déclaration de la Havane est une preuve éclatante que l'internationalisme prolétarien reste bien vivant. Elle constitue l'hommage le plus sincère à la première Internationale en cette année de son centenaire.

Henri ANCELOT.

## CETTE "BONNE" GUERRE DE 14-18

DEVANT le battage de la radio et les pages illustrées de la grande presse, devant les discours ministériels et les visites présidentielles, chacun a pu vérifier que Brassens « les » connaît bien, quand il chante : « Moi, mon colon, celle que j' préfère, c'est la guerre de 14-18 ».

Avec un demi-siècle de retard, même les champions de la baignoire et de la magnéto (modèle Massu 1958), admettent que la guerre de 14-18 fut une belle horreur et que les responsabilités étaient assez partagées. Ils vont même jusqu'à parler des « fusillés pour l'exemple »... sans avouer, cependant que le nombre en fut plus grand que celui des guillotins à Paris au cours de la « terreur » en 1793.

Paradoxalement, alors que des réactionnaires commencent à flirter avec la vérité historique, des gens de gauche effectuent le chemin inverse, et on pu lire que de pseudos-amis de l'U.R.S.S. avaient, au cours d'un voyage, « rappelé avec émotion l'offensive russe de 1914 en Prusse orientale qui aurait soulagé l'armée française et contribué à la victoire de la Marne... » On a pu lire une telle chose sans qu'un commentateur soviétique réplique en stigmatisant la boucherie tsariste.

Les termes de « responsabilités partagées » sont bien bénins. Il est toujours possible de dire formellement que tel Etat a mobilisé avant tel autre. On peut toujours trouver un « plus coupable ». Les

« socialistes » français marchaient contre l'affreux kaiser et jugeaient donc malséant d'être difficiles sur le choix des alliés. Les « socialistes » allemands marchaient contre le tsar et jugeaient que les alliés d'un tel bourreau ne méritaient pas grande estime. En fait, les germes de cette guerre étaient contenus dans les rivalités inter-impérialistes. L'arrogance du brigand maigre n'était pas plus choquante que la placidité du brigand repu. Les socialistes minoritaires et les bolcheviks ne perdirent jamais de vue cette considération.

Le 2<sup>e</sup> Internationale était minée par le réformisme, le crétinisme parlementaire, la rupture entre la phrase et l'action, et aussi par le pacifisme intégral. L'analyse scientifique était, en général, remplacée par des prêches sur les beautés de la paix et la laideur de la guerre. Ce fut la grande époque du chanteur Montéhus et des couplets sur la « guerre à la guerre » et la « grève des mères ». On proclamait l'impossibilité d'une guerre au siècle des lumières : « Ce serait trop affreux... Ils ne

sont pas fous... Ça ne durerait pas, vu le nombre des armes et leur puissance... » Nous entendons aujourd'hui bien des propos semblables. Quand la guerre vint, les « pacifistes intégraux » constatèrent la faille de leurs illusions et empoignèrent le fusil honni, sans même se demander s'il n'eût pas été plus utile de rechercher un emploi judicieux de cet outil plutôt que de le stigmatiser vainement pendant des années.

Et ce fut une longue nuit noire. Les révolutionnaires internationalistes se comptèrent sur les doigts de la main. Quelques députés bolcheviks vite déportés en Sibérie, Rosa Luxembourg, Karl Liebknecht vite emprisonnés à Berlin, quelques socialistes des Balkans, quelques émigrés, Lénine, Zinoviev, Trotsky. De Suisse, Lénine caractérisait cette boucherie comme une guerre impérialiste. Il appelait les travailleurs à en finir, non en implorant la paix mais en dirigeant leurs armes contre leur propre classe bourgeoise.

## De Thiers à de Gaulle De Vallès à Duclos

CHACUN anniversaire de la Libération de Paris apporte quelques éclaircissements historiques. Cette fois, on a appris que de Gaulle pressait Leclerc de foncer sur la capitale, en lui disant : « Faites vite, qu'il n'y ait pas de nouvelle Commune ». Les militants révolutionnaires n'ont pas eu besoin de telles « révélations » pour comprendre le véritable rôle de de Gaulle en cette période.

Cependant, ces propos historiques devaient obliger les hommes de gauche soucieux d'honnêteté intellectuelle à reviser leurs innombrables écrits sur le soi-disant aspect double de de Gaulle — libérateur un jour... despote le lendemain. Tout bien considéré, le spectre de la Commune hantait de Gaulle depuis le jour où il se rendit en Angleterre, et toute l'histoire du gaullisme à Londres est faite d'intrigues et de complots contre les organisations résistantes qui échappaient à son contrôle.

Chacun sait qu'en Yougoslavie, le résistant bourgeois Mikailovitch mena, au début, diverses actions contre l'occupant nazi. Mais, quand le mouvement des partisans communistes prit une grande ampleur, ce mouvement devint aux yeux de la bourgeoisie l'ennemi n° 1. Mikailovitch n'hésita pas, alors, à conclure des compromis avec les nazis et à combattre en leur compagnie les partisans de Tito. En d'autres circonstances, Mikailovitch eut pu

défiler sous un arc de triomphe en 1944. L'ampleur de la lutte de classe, l'action communiste lui restituèrent sa vraie mesure et son arc de triomphe fut un poteau d'exécution.

N'ayant pas eu, comme le général serbe, à combattre sur le territoire national, de Gaulle aurait pu être amené à agir comme le général anglais Scobie qui « délivra » une Grèce déjà libérée, en tuant 14.000 partisans en décembre 1944. Concluons sur ce point qu'il n'est pas besoin de révélations de dernière heure pour découvrir le de Gaulle de 1944. M. Thiers n'aurait pas acquis son affreux réputation si les communards de 1871 avaient sagement rendu leurs armes. Réciproquement, le Gaulle n'aurait pu mystifier la grosse majorité d'un peuple si ce peuple avait eu un véritable parti communiste.

Il y avait pourtant un parti qui portait ce titre. Ce parti avait des militants et des cadres courageux, mais l'appareil dirigeant suivit plus que tout autre la ligne de Staline. Le caractère double de ce parti — base révolutionnaire, direction bureaucratique — aboutit au fait que, d'une part les organisations de combat communistes ne fusionnèrent pas avec les réseaux gaullistes, et d'autre part, ces organisations recrutèrent surtout des travailleurs aspirant sincèrement à un changement social pro-

fond en France. On le vit bien dans certaines régions du pays où, lors de la libération, l'appareil d'Etat bourgeois fut disloqué (juges et policiers licenciés ou emprisonnés) à la grande fureur de de Gaulle.

Mais Paris demeurait le centre essentiel et de Gaulle n'était pas seul à craindre une nouvelle Commune. Les soucis de la direction du P.C.F. étaient encore plus complexes. D'une part, éviter une Commune ; d'autre part, placer le P.C.F. en bonne situation dans la perspective d'un retour à la démocratie bourgeoise parlementaire. Pour cela, il fallait se trouver à la gauche des gaullistes... mais pas trop.

A la veille de l'insurrection de Paris, le problème était donc d'appeler au soulèvement populaire... mais avec des affiches demandant : « Le respect de la propriété privée, commerciale... et autre » (sic).

Il s'agissait aussi d'organiser quelques unités FTP, mais pas trop et d'éviter que ces unités entraînent les organisations d'usines dans la pratique du combat. (Il fut prévu en avril 1944 que la Cie FTP, SAINT-JUST, formée de combattants clandestins permanents, fasse l'instruction militaire d'une milice populaire du métro. Ce projet eut vite les ailes coupées.

Ainsi, l'insurrection de Paris démarra

avec toutes sortes d'arrière-pensées. Devant une attitude défensive des Allemands, elle pouvait prendre une certaine ampleur. Devant un retour offensif, c'eût été un drame car un travailleur parisien sur 500 était armé et mal armé. Mais, ne n'était pas un grand combat qui était prévu, ni une tentative de libération sociale. Simplement une position favorable dans la future perspective d'une démocratie bourgeoise. Pour ce prix, la direction du P.C.F. but le calice jusqu'à la lie et supporta tous les affronts de de Gaulle qui gardait très ostensiblement les bras le long du corps quand des dirigeants du Comité de Libération voulurent lui tendre la main.

De Gaulle connaissait les limites de ses partenaires. Il savait aussi faire la distinction entre la base populaire et l'appareil. Il se garda bien d'aller manifester sa morgue devant les Cies FTP, en particulier dans le centre du pays. En dépit de son impatience, il comprit qu'il lui fallait laisser « pourrir » la situation avant de pouvoir faire désarmer les travailleurs. Et quand son jour arriva, ça n'est pas à Duclos qu'il demanda une entrevue, c'est à Staline qu'il rendit visite. Mais ceci est une autre histoire.

IVIN.

### CERCLE KARL MARX

Vendredi 16 octobre à 20 h 30, Palais de la Mutualité rue Saint-Victor, Paris V<sup>e</sup>, métro Maubert-Mutualité

### LE « TESTAMENT » DE TOGLIATTI

Exposé de Livio Maitan

Dirigeant de la section italienne de la IV<sup>e</sup> Internationale, membre du Secrétariat Unifié de la IV<sup>e</sup> Internationale suivi d'un débat